

Le prix Goncourt récompense Kamel Daoud pour « Houris »

L'écrivain, né en 1970, est distingué pour ce roman, évocation saisissante de la « décennie noire » de l'Algérie (1992-2002).

Le Monde des livres et Gladys Marivat (Collaboratrice du « Monde des livres »), 04 novembre 2024



Kamel Daoud, lauréat du prix Goncourt, salue depuis une fenêtre du restaurant Drouant après avoir été récompensé pour son roman « Houris » à Paris, le 4 novembre 2024. JULIEN DE ROSA / AFP

Le prix Goncourt 2024 récompense *Houris*, de Kamel Daoud (Gallimard, 416 pages, 23 euros), a fait savoir, lundi 4 novembre, depuis le restaurant parisien Drouant, l'Académie nouvellement présidée par Philippe Claudel. Etaient également en lice *Madelaine avant l'aube*, de Sandrine Collette (JC Lattès), *Jacaranda*, de Gaël Faye (Grasset) et *Archipels*, d'Hélène Gaudy (L'Olivier). Proclamé au même endroit dans la foulée du Goncourt, le prix Renaudot récompense pour sa part Gaël Faye pour *Jacaranda*.

« C'est votre rêve, payé par vos années de vie. A mon père décédé. À ma mère encore vivante, mais qui ne se souvient plus de rien. Aucun mot n'existe pour dire le vrai merci », a écrit Kamel Daoud dans un message accompagné d'une photo de ses parents.

Une figure importante du débat public en France

Annoncé depuis des semaines comme favori, *Houris* succède ainsi à *Veiller sur elle*, de Jean-Baptiste Andrea (L'Iconoclaste). Avec ce roman, Kamel Daoud figurait pour la seconde fois dans le dernier carré du Goncourt, onze ans après *Meursault contre-enquête* (Actes Sud, 2014), finalement récipiendaire du Goncourt du premier roman. La décennie suivante a installé l'écrivain, né en 1970 en Algérie, à Mostaganem, longtemps journaliste au Quotidien d'Oran, chroniqueur au Point, comme une figure importante du débat public en France. Il s'y est installé en 2023, trois ans après avoir reçu la nationalité française. *Houris* fait de son auteur le premier Algérien lauréat du Goncourt, quoique le livre soit interdit dans son pays et ait sans doute valu à Gallimard d'être exclu du Salon du livre d'Alger. Le roman transgresse en effet un article de la charte pour la paix et la réconciliation nationale, qui interdit l'évocation

des « **blessures** de la tragédie nationale », expression désignant la guerre civile qui opposa, de 1992 à 2002, des groupes islamistes à l'armée algérienne, et fit entre 60 000 et 200 000 morts et des milliers de disparus.

Du silence à la confrontation

Or *Houris* place en son cœur cette « décennie noire ». Vingt ans après la fin des combats, le récit **se déploie** de nos jours en deux parties – de l'ombre à la lumière, du silence à la confrontation. D'abord, le **monologue** sombre et lyrique d'Aube, 26 ans, une cicatrice en forme de sourire autour du cou, s'adressant à l'enfant qu'elle porte dans son ventre. Elle ne lui donnera pas naissance en ce pays qui lui a tout pris, dit-elle. Ensuite, le **soliloque** d'un **chauffeur-libraire** qui la fait monter dans sa voiture alors qu'elle voulait quitter Oran à pied. Dans un **road trip** mémoriel, il conduira Aube vers ce village où, une nuit, les islamistes ont tué et **égorgé**. Lui a une connaissance encyclopédique de la guerre civile, au point de passer pour fou ; elle en porte les **stigmates**, mais n'a plus de cordes vocales pour en parler. Epousant le désordre de leurs souvenirs, le roman convoque des images **enfouies**, **ressasse** des horreurs **niées** dans l'espoir de les **attester**. Plus qu'une œuvre de vérité, Kamel Daoud **pose le cadre** d'une libération de la parole.